

P R É F A C E.

CET Ouvrage, qui parut pour la première fois par fragmens dans la Bibliothèque Britannique, Sciences et Arts, vol. XX-XXIV, est l'abrégé d'un Cours gratuit de Médecine-Pratique, que je donnai en 1799 et 1800 aux Officiers de Santé du département du Léman. Le zèle et l'empressement avec lequel ils le suivirent, ainsi que leurs instances, m'engagèrent avant de le répéter, à le publier séparément en 1805, afin que mes auditeurs pussent avoir sous leurs yeux le texte dont mes leçons devoient être le commentaire. La première édition en fut promptement épuisée. M. Angelo Dolcini, Chirurgien de l'Hôpital Majeur de Bergame, me fit l'honneur d'en publier en 1806 une excellente traduction

en italien (1). Dès lors on m'a demandé à plusieurs reprises d'en faire paroître une seconde édition. Je m'y détermine d'autant plus volontiers, que j'ai l'intime conviction de son utilité.

Depuis les nouvelles lois sur l'exercice de la médecine, de célèbres professeurs, des écoles de Paris et de Montpellier, se sont beaucoup récriés contre l'institution des Officiers de Santé. Ils voudroient qu'on les supprimât entièrement. Je ne suis point de cet avis. Sans doute il vaudroit mieux n'avoir partout que des Docteurs profondément instruits. Mais c'est ce à quoi l'on ne parviendra jamais, parce qu'enfin ceux qui auront, à grands frais, et avec beaucoup de tems et de peine, acquis toutes les connoissances de théorie et de pratique nécessaires pour obtenir les honneurs du Doctorat, s'établiront toujours de préférence dans les villes. Ils ne borneront pas l'exercice de leur art à

(1) *Lezioni di Medicina pratica del Sig. Odier, celebre Medico Ginevrino; in Bergamo, presso Luigi Sonzogni. 1806.*

de misérables villages, où rien ne les dédommageroit des privations sans nombre auxquelles les condamneroit cette retraite, et où il n'y a jamais eu et ne peut jamais y avoir que des Médecins et des Chirurgiens subalternes.

Si j'avois donc quelque changement à demander dans nos lois, ce ne seroit pas pour la suppression des Officiers de Santé, mais pour des institutions propres à leur donner au moins les connoissances de pratique les plus usuelles, les plus à leur portée et les plus indispensables pour l'exercice de leur profession. Tel seroit en particulier l'établissement d'une école secondaire de Médecine dans chaque chef-lieu de département. Ces écoles, composées chacune de trois professeurs, l'un pour la Médecine proprement dite, un second pour la Chirurgie, et un troisième pour la Pharmacie (car dans les villages on est nécessairement appelé à réunir ces trois professions), ces écoles, dis-je, seroient exclusivement chargées d'instruire et de recevoir les Officiers de Santé. Les

Professeurs devroient écarter de leurs leçons toutes les discussions de théorie trop abstraites et trop profondes, se borner à l'essentiel, et inculquer d'ailleurs à leurs élèves la nécessité de consulter dans tous les cas difficiles. — Si c'étoit ici le lieu de le faire, il me seroit aisé de démontrer qu'un pareil établissement auroit toutes sortes d'avantages. Je serai bien trompé si tôt ou tard on n'en sent pas partout la nécessité.

Mais en attendant, je ne crains pas d'affirmer que depuis l'exécution de ce plan dans le Département que j'habite, exécution antérieure à la promulgation des nouvelles lois, nous avons dans nos villages un grand nombre d'Officiers de Santé suffisamment instruits pour traiter avec beaucoup de succès toutes les maladies ordinaires, et assez modestes pour consulter avec empressement dans tous les cas qui présentent quelque difficulté. Or ils conviennent tous que le Manuel que j'ai mis entre leurs mains leur a été d'une grande utilité. J'ose espérer que ceux même de

mes confrères, qui ont fait une étude approfondie de leur art ne le parcourront pas sans intérêt et sans en retirer quelque fruit, parce que je me suis attaché à y décrire les maladies, telles que je les ai vues, et à y bien établir les bases du traitement qui m'a paru réussir le mieux, en ne consultant que ma propre expérience, et abstraction faite de toute théorie. Ce n'est donc ici, à proprement parler, qu'un recueil de faits, le résultat pur et simple d'observations accumulées pendant près de 40 ans d'une pratique assez étendue. Quand je le compare à un ouvrage du même genre, publié à la fin du 17.^e siècle par un médecin justement célèbre (1), il me semble que la Médecine s'est bien perfectionnée de nos jours, soit pour la connoissance et la classification des maladies, soit pour la simplicité du traitement.

J'ai ajouté à la fin de mon Ouvrage quelques formules très-simples, prin-

(1) *Processus integri in morbis fere omnibus curandis, a Dr. THOM. SYDENHAM conscripti.*

cipalement destinées à indiquer la dose des remèdes les plus usités, et la manière de les administrer. Ces doses sont calculées pour des adultes d'un tempérament fort et robuste. Elles exigent quelque réduction pour les enfans et les gens foibles, irritables ou délicats. Je les indique par les anciens poids pharmaceutiques, et j'ai suivi d'ailleurs l'ancienne nomenclature, parce qu'on n'est point encore suffisamment familiarisé en Médecine avec les nouveaux poids, les nouvelles mesures, et les nouvelles dénominations, pour pouvoir sans danger les adopter dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Mais comme il est vraisemblable que bientôt le nouveau système des poids et des mesures prévaudra partout sur l'ancien, j'ai cru devoir annexer en parenthèse, à côté de chaque drogue, un nombre en chiffres arabes, qui indique suivant l'ordre décimal, et en grammes, l'équivalent du poids spécifié.

